

Discours de réception de Monsieur Michel Bur



La recherche en histoire médiévale à l'Université de Nancy depuis cinquante ans.

Je vous remercie, Monsieur le Président, de me donner la parole.

Mes chers confrères,
Mesdames, Messieurs.

Selon le préambule de ses statuts, l'Académie de Stanislas «s'intéresse à toutes les disciplines de l'esprit, aux multiples aspects de la culture scientifique, littéraire, artistique et technique»^[1]. Dans la pratique, est-il précisé, «l'histoire, puisée aux sources les plus diverses, inspire surtout ses orateurs, mais certains ne craignent pas de traiter des questions d'actualité, souvent en relation avec les fonctions qu'ils ont occupées»^[2]. En d'autres termes, l'actualité rejoint l'histoire quand il s'agit d'engranger des souvenirs laissés par des personnalités ou des événements récents, c'est-à-dire des témoignages qui serviront aux générations futures. L'Académie de Stanislas apparaît donc comme un lieu de mémoire vivante lorsqu'elle s'intéresse au présent et de mémoire critique quand elle se penche sur le passé.

Nos confrères médecins ont toujours manifesté un souci très légitime de ne point laisser s'obscurcir les grandes heures ou les grands noms de leur Faculté. Les communications faites par nos confrères scientifiques constituent également de précieuses contributions à l'histoire intellectuelle de la ville et de l'Université de Nancy. En revanche, de manière générale, les littéraires se sont montrés moins préoccupés d'enrichir les annales de leur spécialité, encore que notre Secrétaire Perpétuel, le Professeur Jean-Claude Bonnefont, n'ait pas manqué d'évoquer les travaux d'un de ses prédécesseurs, Bertrand Auerbach, «un géographe subtil et mal aimé»^[3]. Permettez-moi de m'inscrire à sa suite et de retracer

ici rapidement ce que fut la recherche en histoire médiévale à l'Université de Nancy durant les cinquante dernières années. Plutôt que de me lancer dans l'énumération des résultats, nécessairement incomplète et donc injuste, je m'en tiendrai, vous le comprendrez aisément, à l'évocation des organismes et des institutions.

Chacun sait que l'enseignement du Moyen Age, à la Faculté, date de l'arrivée, en 1844, de Christian Pfister, dont le nom survit aujourd'hui parmi nous grâce à sa monumentale Histoire de Nancy, toujours consultée, et à la part prépondérante qu'il a prise à la fondation des *Annales de l'Est* en 1887^[4]. Il eut pour successeur son disciple, Robert Parisot, érudit de grande classe, toujours cité pour ses travaux sur le duché de Lorraine^[5]. Après une interruption de plusieurs années, cet enseignement fut repris par des historiens moins profondément enracinés dans la région, Félix Grat, de 1931 à 1936, qui fit ensuite une carrière de député de la Mayenne et contribua puissamment à la création à Paris en 1937, de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (I.R.H.T.)^[6], André Déléage ensuite, spécialiste de la Bourgogne, dont le court passage à Nancy, de janvier 1942 à septembre 1944, se termina par une mort glorieuse à l'ennemi, non loin d'Echternach (Luxembourg), le 24 décembre 1944^[7].

Permettez-moi d'interrompre à présent cette sèche énumération pour évoquer plus complètement celui qui fut pendant trois mois le collègue, puis pendant trente ans le successeur d'André Déléage, Monsieur le Doyen Jean Schneider, membre de cette Académie, dont le décès le 14 mai dernier, à l'âge de cent ans, a plongé tous ses amis dans la plus cruelle affliction. Votre présence en grand nombre, mes chers confrères, mercredi dernier à Saint-Epvre, est la preuve de l'admiration que vous éprouviez à son égard. Né à Metz le 3 novembre 1903, Jean Schneider avait fait ses études supérieures d'histoire aux universités de Besançon et de Strasbourg jusqu'à l'agrégation. Il avait été nommé ensuite professeur au Lycée de Sarreguemines, puis au lycée de Metz où il enseigna de 1932 à 1939, enfin, durant l'Occupation, au lycée de Montpellier. En 1943, il fut chargé d'enseignement à l'Université de Nancy, mais, dès le 19 janvier 1944, arrêté par la Gestapo, il fut envoyé au camp de concentration du Struthof, puis à celui de Dachau. De retour à Nancy le 15 mai 1945, il soutint trois ans plus tard sa remarquable thèse de doctorat d'Etat sur La Ville de Metz aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles et occupa dès lors à la Faculté des Lettres la chaire d'histoire du Moyen Age. Elu doyen, il exerça cette fonction pendant douze années, au cours desquelles il présida à la construction de la nouvelle Faculté, non pas sur un campus extra urbain comme c'était la mode à l'époque, mais au cœur de la ville, non loin de la gare, ce dont les étudiants, les enseignants et la Ville elle-

même ne sauraient trop se féliciter^[8]. Il ne manqua pas de procurer à ce nouvel établissement tous les équipements nécessaires à la recherche, comme nous le verrons un peu plus loin.

Parallèlement, Monsieur le Doyen Jean Schneider, qui était devenu, en 1957, Directeur d'Etudes à l'École Pratique des Hautes Etudes, poursuivait ses propres recherches sur la Lorraine et sur la société médiévale, recherches qui se développèrent lorsque, ayant pris sa retraite en 1974, il put se consacrer librement à la rédaction de nombreux articles ou de grands rapports lus à différents congrès. Sa production comprend cent vingt-cinq numéros, incluant livres, articles, réflexions méthodologiques et profils d'historiens. Un rapide décompte montre que la Lorraine en occupe la moitié et que Metz y tient la première place avec vingt-six titres.

Vient ensuite l'espace lorrain dans son ensemble avec trente huit références, dont quinze sur les villes de Toul, qui l'intéressait tout particulièrement, Verdun et Nancy. M. Schneider était d'abord un grand spécialiste de l'histoire urbaine. Sa réputation de médiéviste lui valut d'être élu, en 1968, membre de l'Institut de France. Pour son centenaire, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a publié une élégante plaquette évoquant sa carrière et donnant la liste de ses travaux. Il y a peu, les habitants de la Ville vieille pouvaient observer la promenade d'un homme encore vigoureux, dont la prestance physique, la vivacité intellectuelle, le regard malicieux et le nœud papillon attiraient naturellement le regard et suscitaient l'admiration. M. le Doyen Schneider, qui malgré de pressantes sollicitations parisiennes, avait choisi de faire une carrière provinciale, va certainement leur manquer, comme il a commencé à nous manquer, à nous aussi. Nancy a perdu un de ses plus éminents citoyens, commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur, et l'Université, qu'il a portée au plus haut niveau, un de ses plus grands savants.

Il a donc fallu attendre la nomination du Doyen Jean Schneider à Nancy pour que l'histoire médiévale y fût illustrée par une personnalité à tous égards éminents, vite secondée, dans les années soixante, par une pléiade de brillants et jeunes collègues^[9]. Mesurant l'étendue des besoins, il s'employa à doter la Faculté des Lettres de tout l'outillage indispensable à un véritable rayonnement scientifique. Il y est largement parvenu, au témoignage de Fernand Braudel qui, un jour, à la suite d'une visite impromptue, lui déclara : «Avec tout ce que vous avez créé ici, je comprends que vous n'avez jamais voulu aller à Paris».

Au nombre de ses ressources, il y a d'abord la Bibliothèque de Paléographie et Diplomatique, forte aujourd'hui de ses 3 000 volumes de

documents qui en font un instrument comparable à ceux que l'on trouve dans ce domaine à l'École des Chartes ou à l'I.R.H.T.^[10]. Très tôt, le Doyen Schneider s'est rendu compte que l'informatique allait bouleverser toutes les habitudes de travail, et, comme au sein du Conseil de l'Université, il ne rencontrait pas l'adhésion des scientifiques, alors tournés vers la spéculation mathématique^[11], il est parvenu à implanter, à la Faculté des Lettres, le Centre universitaire de Calcul automatique, noyau de ce qui devint par la suite l'Institut Universitaire de Calcul Automatique (I.U.C.A.), dont le premier et longtemps le principal utilisateur fut l'Institut de la Langue Française (I.L.F.) dirigé par le Recteur Paul Imbs.

Poursuivant dans cette même voie, le Doyen Schneider a créé le Centre de Recherche Automatique appliqué à la linguistique (C.R.A.L.) en vue de l'exploitation linguistique et lexicale des textes, dont la compétence ne concernait pas seulement le Moyen Age, puisque une seule de ses quatre sections traitait spécialement de cette période. Cette section appelée l'Atelier de Recherche sur les Textes du Moyen Age (A.R.T.E.M.), devait rassembler et «saisir» toutes les charges originales antérieures à 1121, donc antérieures à ce qu'on peut appeler l'inflation cistercienne, conservées dans les dépôts d'archives français et, après une critique diplomatique menée dans les règles, d'en tirer un vocabulaire incontestablement daté.

L'enquête, aujourd'hui pratiquement achevée, a permis de constituer, à Nancy, un fond documentaire de première importance pour l'étude de la paléographie, de la diplomatique et du vocabulaire médiéval.

Enfin, à l'heure de la retraite, le Doyen Schneider a encore lancé un dernier atelier voué à l'étude du plus grand encyclopédiste du Moyen Age, contemporain de Saint-Louis, le dominicain Vincent de Beauvais, dont l'œuvre connue sous le nom de *Speculum majus* a exercée une profonde influence sur la vie intellectuelle de l'Europe jusqu'au XVII^{ème} siècle^[12].

En 1974, quand je suis revenu à Nancy où j'avais fait mes études supérieures, le Département d'Histoire médiévale disposait d'une base documentaire exceptionnelle par son ampleur et par sa qualité, mais déjà certains historiens français et étrangers, formés à l'analyse et à la critique des textes, éprouvaient le besoin de se tourner vers d'autres sources d'information pour répondre à des questions que les archives écrites ignorent généralement. Dans *Combats pour l'Histoire*, Lucien Febvre avait écrit en 1949 : *L'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut se faire, elle doit se faire, sans documents écrits s'il n'en existe point. Avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien*

peut lui permettre d'utiliser pour fabriquer son miel, à défaut des fleurs usuelles. Donc avec des mots. Des signes. Des paysages et des tuiles. Des formes de champ et des mauvaises herbes. Des éclipses de lune et des colliers d'attelage. Des expertises de pierres par des géologues et des analyses d'épées en métal par des chimistes¹³. D'un mot, avec tout ce qui, étant à l'homme, dépend de l'homme, sert à l'homme, exprime l'homme, signifie sa présence, l'activité, les goûts et les façons d'être homme. Toute une part, et la plus passionnante sans doute de notre travail d'historien, ne consiste-t-elle pas, dans un effort constant pour faire parler les choses muettes, leur faire dire ce qu'elles ne disent pas d'elles-mêmes sur les hommes, sur les sociétés qui les ont produites - et constituer finalement entre elles ce vaste réseau de solidarités et d'entraide qui supplée à l'absence du document écrit¹⁴.

Ainsi s'ouvrait le champ immense de la documentation matérielle. Il restait à doter l'Université de Nancy, à l'exemple de ce qui avait déjà été réalisé à Caen, d'un centre de recherche qui pût répondre à cette attente, plus particulièrement un centre de recherche en archéologie médiévale, au sens où le Doyen Michel de Boüard entendait cette discipline, à savoir une archéologie fondée sur la prospection, la fouille stratigraphique, l'étude et le classement des objets dans un laboratoire, bref une archéologie de la vie quotidienne, ouvrant sur des horizons nouveaux tels que l'occupation du sol et le peuplement, les divers types d'habitat et la culture matérielle de la société. Pour réaliser ce projet, il fallait obtenir le soutien des autorités compétentes. Il vint de Jean Pouilloux, éminent helléniste, alors Directeur des Humanités au C.N.R.S., mais il fallut ensuite une bonne quinzaine d'années pour insérer dans les structures d'une vieille et prestigieuse maison ce surgeon d'une science impliquant non seulement de l'espace et des moyens, mais aussi des collaborations inhabituelles avec des spécialistes des sciences dures, autrement dit des archéomètres. Aujourd'hui, le Laboratoire d'Archéologie Médiévale de l'Université Nancy 2, doté d'un matériel performant, s'est imposé comme la référence dans tout l'Est de la France.

Car à quoi rimerait tous ces équipements s'ils n'assuraient pas le rayonnement scientifique de Nancy ? Tout au long du XX^{ème} siècle, la Faculté des lettres a été le principal foyer des recherches sur la Lorraine et ce rôle ne saurait lui être contesté dans le cadre de la nouvelle régionalisation. Toutefois, comme l'indique le titre de la revue fondée par Christian Pfister¹⁵, dont les fascicules sont, depuis cent dix sept ans, le fidèle reflet de cette activité, c'est tout l'Est de la France qui doit être inclus dans l'horizon nancéien, à commercer par la Champagne à laquelle j'ai consacré une bonne part de mes propres travaux. Des thèses de doctorat sur Laon et le Laonnois, soutenues ici ces dernières années, ont montré jusqu'où il était possible de repousser nos limites.

Toutefois, c'est surtout dans le cadre de l'Equipe, puis Unité de Recherche Associée au CNRS, intitulée «Habitat fortifié de l'Est de la France» que sont apparues des collaborations nouvelles avec la Franche-Comté^[16] et, grâce à d'amicales relations dijonnaises, avec la Bourgogne^[17].

La trace de ces échanges inter universitaires est conservée dans les comptes rendus de soutenance de thèses publiés depuis 1981 dans les *Annales de l'Est*^[18]. Il est d'ailleurs curieux et instructif de constater que c'est sur les deux vieux itinéraires de pénétration capétienne, donc parisienne, vers Reims et l'Argonne d'une part, vers Auxerre et Dijon d'autre part, que se sont dressées des bornes qu'il aurait été mal venu de transgresser.

A titre d'exemple et par dérogation au principe que j'ai posé tout à l'heure, permettez-moi d'évoquer, afin d'être plus concret, quelques travaux en castellologie, à savoir quatre fascicules d'inventaire des habitats seigneuriaux fortifiés de Champagne, mais aussi des thèses sur les châteaux et maisons fortes des pays de la haute Saône, de la montagne du Doubs, du Dijonnais, du Nivernais, du Verdunois, de la Lorraine centrale, à quoi il faut ajouter deux colloques internationaux qui ont contribué à l'émergence des concepts de maison forte, à Pont-à-Mousson en 1984, et de bourg castral à Nancy en 1992.

D'autres recherches mériteraient d'être citées dans des domaines différentes, comme la thèse d'un étudiant japonais sur l'industrie du fer dans la Lorraine pré-moderne, thèse dont la publication ne saurait plus tarder maintenant^[19]. Aujourd'hui, c'est sur les épaules de Gérard Giuliano que repose la bonne marche du Laboratoire d'Archéologie médiévale.

Le passé, ou pour être plus précis, le temps de l'annexion de l'Alsace et de la Moselle au Reich, a légué aussi aux universitaires nancéiens une fonction particulière, qui leur a d'ailleurs été naturellement reconnue par l'Institut Historique Allemand de Paris, celle de suivre la production scientifique allemande dans le domaine de la médiévistique. La stature du Doyen Schneider n'y est certainement pas pour rien et, après lui, la tradition n'a pas été interrompue puisqu'un de ses élèves, Michel Parisse, qui s'est longtemps investi dans la collecte des chartes médiévales, est devenu par la suite directeur de la Mission Historique Française à Göttingen et ce n'est pas une mince satisfaction pour moi d'avoir vu l'un de mes meilleurs doctorants, Patrick Corbet, faire sa thèse sur les Ottoniens, puis soutenir une habilitation à diriger des recherches sur les interdits de parenté dans l'Empire aux X^{ème}-XII^{ème} siècles, avant de me succéder dans la chaire de professeur d'Histoire du Moyen Age en 1999^[20].

Il est un dernier point qu'il convient d'aborder, point particulièrement sensible dans une université de province, celui des étudiants. Il ne suffit pas de créer des bibliothèques ou des laboratoires, encore faut-il avoir des chercheurs de haut niveau, de préférence formés sur place et décidés à y travailler. Durant les trente dernières années, la croissance des effectifs ne s'est pas accompagnée d'un progrès qualitatif de même ampleur.

L'inverse serait plutôt vrai. Cependant, au sein d'auditoires très inégalement motivés, il a toujours été possible de susciter des vocations et de guider de jeunes étudiants jusqu'à l'agrégation et surtout jusqu'à la soutenance d'une thèse qui, dans plus d'un cas, leur a ouvert les portes de l'Enseignement Supérieur. Mes collègues ici présents, qui par la parole et l'exemple ont animé brillamment d'autres secteurs de la recherche historique, ne me démentiront pas sur ce point. Chacun sait d'ailleurs que, depuis l'Antiquité, la réussite des disciples fait la gloire des maîtres. Formule excessive sans doute. Laissons la gloriole de côté pour noter simplement que de tels succès constituent un bon indice de fécondité pour une Université et ses enseignants.

Parmi les exercices les plus formateurs, il en est deux que vous me permettez d'évoquer ici rapidement. D'abord un séminaire de doctorat, organisé en dehors de toute obligation statutaire, le samedi, et qui, durant plusieurs années, a regroupé une demi-douzaine de jeunes historiens autour d'un texte à traduire et à commenter, les dictionnaires et les livres s'accumulant sur la table au fur et à mesure que les heures passaient, la journée étant toutefois coupée par un repas pris en commun, repas qui, à la longue, a permis à l'équipe de mesurer les progrès de la vinification dans le Toulousain.

Ce séminaire, où chacun apportait le meilleur de lui-même pour résoudre des problèmes philologiques ou historiques, a même pu être complété par une excursion, au cours de laquelle le paysage a restitué à nos yeux incrédules les vestiges dont il était question dans le texte mille ans plus tôt^[21].

L'autre souvenir a trait à «l'Université de plein air» que constitue un chantier de fouille archéologique au mois de juillet. Dans ce cas, le responsable de l'opération se heurte à la résistance du sol, qu'il finit par vaincre à l'aide d'une vingtaine d'étudiants, ceux-ci venant éprouver in situ les méthodes et techniques qu'ils ont acquises en salle au cours de l'année. A cette image du chantier, où chacun accomplit studieusement et presque en silence les gestes fixés par une sorte de protocole opératoire, s'ajoute celle de soirées de détente joyeuses et accueillantes même aux cheveux grisonnants^[22].

Ainsi va l'Université de Nancy avec ses exigences, et la masse de recherches et de découvertes effectuées depuis cent cinquante ans. Car il faut le savoir : une grande université est un établissement doté d'une longue mémoire et qui, depuis des lustres, exerce une fonction de tri dans les connaissances accumulées dans les bibliothèques, analysées dans les laboratoires, diffusées par les revues. Ce terreau, combiné avec une large ouverture aux grands courants de la pensée contemporaine, est nécessaire au renouvellement des problématiques. En effet, il n'est pas possible de créer quoi que ce soit sur une table rase. Mais il n'est pas moins vrai de dire qu'au moment de l'élaboration d'une problématique, de la rédaction d'une thèse ou même d'un article de fond, le travail de l'enseignant-chercheur demeure en histoire un travail artisanal qu'aucune équipe, en tant que telle, ne saurait collectivement réaliser. La rencontre d'un grand historien et d'un grand sujet est chose rare, mais il est toujours possible à un homme de métier d'aborder une question dans un esprit d'objectivité et de vérité. Je le dis en pensant au Doyen Jean Schneider qui fut l'un des plus grands médiévistes de sa génération, capable de vastes fresques sur les villes et le mouvement communal ou sur les principautés en France et dans l'Empire des Carolingiens à la Renaissance, et qui s'amusait parfois à se présenter comme un pur érudit, marquant ainsi clairement par cette formule, à bien des égards surprenante, toute son estime d'historien pour une large investigation des sources et une stricte utilisation de la méthode critique, deux exigences sans lesquelles il n'y a pas d'histoire, mais seulement de la fiction. A la vérité, l'érudition est ce qui demeure quand le discours s'est évaporé. Heureux ceux qui peuvent y ajouter une touche de génie ou, pour le moins, un réel bonheur d'écriture.

Pour finir, permettez-moi, mes chers confrères, de vous remercier de l'honneur que vous me faites en m'accueillant parmi vous. Nancéen d'origine, j'appartiens d'une certaine façon à la *diaspora* lorraine, puisque j'ai fait presque un tiers de ma carrière en dehors de Nancy. Ma thèse sur La formation du comté de Champagne m'a amené à siéger à l'Académie nationale de Reims où j'ai pris le goût des échanges entre personnes venues d'horizons professionnels et scientifiques différents. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être à nouveau naturalisé lorrain et nancéen. C'est une satisfaction puisque deux de mes quatre quartiers s'enracinent en Lorraine, les deux autres étant champenois et franc-comtois. Je porte en moi l'horizon qui a toujours été celui de mes travaux. Pendant vingt cinq ans, l'Université en a été le centre. Désormais, pour le professeur émérite que je suis devenu, ce sera plus spécialement à Nancy votre Académie.

Notes



- [1] Règlement de l'Académie de Stanislas, Nancy, 1980, p. 3.
- [2] Table alphabétique des publications de l'Académie de Stanislas, 1950-2000, rédigée par les soins de J. Tommy-Martin et J.-C. Bonnefont, Nancy 2003, p. 11.
- [3] J. C. Bonnefont, «Bertrand Auerbach (1856-1942), un géographe nancéien subtil et mal aimé», *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1992-1993, p. 249-261.
- ⁴ J. Schneider, «La carrière lorraine de Christian Pfister», *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, CX, 1951, p. 150-153.
- ⁵ Sur Robert Parisot, voir *Le Pays Lorrain*, 1925, p. 367 et 563.
- ⁶ Félix Grat (1898-1940), Dossiers d'Histoire de la Mayenne, Archives départementales, 1998. Félix Grat est mort au champ d'Honneur le 13 mai 1940 à Volmerange (Moselle).
- ⁷ M. Dunan, «André Déléage (1903-1944)», «In Memoriam», *Rénovation Lorraine*, février-mars 1945 et J. Schneider, «André Déléage, 1903-1944», *Annales de l'Est*, 1954, p. 265-273. A. Déléage est arrivé à Nancy dans la nuit de Noël 1941. Il s'est engagé dans l'armée dès sa Libération de la ville en septembre 1944.
- ⁸ Peut-être s'en félicitera-t-on un peu moins, au regard des obligations de résidence des enseignants, quand arrivera le TGV en 2007.
- ⁹ Au nombre des chargés d'enseignements, Guy Fourquin, René Fédou, Robert Fossier, Ph. Contamine.
- ¹⁰ Première mention dans *La recherche historique en France de 1940 à 1965*, CNRS, Paris, 1965, p. 114.
- ¹¹ C'était l'époque du groupe Bourbaki.
- ¹² *Hommage de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres à Jean Schneider pour son centenaire*, Paris, 2004, p. 3
- ¹³ Il convient de citer ici le nancéien Edouard Salin et ses recherches sur les épées mérovingiennes.
- ¹⁴ L. Febvre, «Vers une autre histoire», *Cahiers des Annales*, fasc. III, Paris, 1949, 110 p. - repris dans *Combats pour l'Histoire*, Paris, 1953, p. 428.
- ¹⁵ Revue n'excluant pas les études d'un caractère général» suivant la définition du ministre qui la subventionne, «mais ayant principalement pour objet l'histoire, la littérature, les dialectes de la Lorraine, de l'Alsace et des régions voisines», *Centenaire de la Faculté des Lettres de Nancy*, 1854-1954, p. 59.

- ¹⁶ En particulier avec R. Fiétier, auteur d'une grande thèse sur *La cité de Besançon de la fin du XII^{ème} siècle au milieu du XIV^{ème} siècle, étude d'une société urbaine*, 1978 sous la direction de J. Schneider.
- ¹⁷ A. Saint-Denis, professeur d'histoire médiévale à Dijon, qui a d'abord travaillé sur l'Hôtel Dieu de Laon (1150-1300), Nancy, 1983, puis a fait sa thèse d'Etat sur *Laon et le Laonnois aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles*, Nancy, 1994.
- ¹⁸ *Annales de l'Est*, 2-1983, 2-1984, 4-1985, 4-1987, 4-1993, 1-1997, 1-1999, 2-2001. On retrouve ici, en plus restreint, l'espace couvert par l'Association interuniversitaire de l'Est.
- ¹⁹ K. Horikoshi, *L'industrie du fer dans la Lorraine pré-moderne*, exemplaire dactylographié, Nancy, 1992.
- ²⁰ P. Corbet, *Les saints ottoniens : sainteté dynastique, sainteté royale et sainteté féminine autour de l'an mil*, Sigmaringen, 1986 et *Autour de Burchard de Worms : l'Eglise allemande et les interdits de parenté (IX^{ème}-XII^{ème} siècles)*, Francfort-sur-le-Main, 2001.
- ²¹ M. Bur, *Chronique ou livre de fondation du monastère de Mouzon*, C.N.R.S., Paris, 1989.
- ²² Sur «l'évolution de l'archéologie en France durant la dernière décennie», voir une note de M. Bur dans les *Annales de la Société d'Emulation du Département des Vosges*, 2002-2003, p. 107-109.